

49e

CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL

Conférence

de

Monsieur le cardinal Jean-Claude Turcotte
Archevêque de Montréal

Église Saint-Rédempteur
Québec
16 juin 2008

« L'Eucharistie aux origines de l'Église du Canada »

« L'Eucharistie aux origines de l'Église du Canada »

Chère amies,
Chers amis,

Même si j'ai accepté de traiter du thème : *L'Eucharistie aux origines de l'Église du Canada*, je suis bien conscient des limites de mes connaissances dans le vaste domaine de l'histoire. Aussi je n'ai pas la prétention d'apporter une contribution inédite à l'étude de l'histoire de notre pays.

Depuis très longtemps, je m'intéresse à la vie des personnes qui ont marqué l'histoire de notre nation et particulièrement de notre Église. J'ai à leur endroit une grande admiration et même une vénération, notamment envers les missionnaires, qui ont apporté ici la foi et bâti une Église qui est toujours bien vivante, quoiqu'on en dise en certains milieux.

Malheureusement, notre histoire est fort peu connue de la plupart des catholiques. Un certain nombre d'historiens ont eu tendance à réduire l'importance de l'esprit de foi qui animait nos fondatrices et nos fondateurs. En tant qu'homme de foi, j'ai découvert à travers leurs actions quotidiennes, un idéal et un amour peu commun de Jésus-Christ, qui les a poussés à quitter le confort relatif de leur pays pour venir supporter les pénibles conditions d'une vie dans le Nouveau Monde.

C'est de cette découverte que découle ma considération pour ces hommes et ces femmes. Je fais mien le jugement d'un écrivain français

célèbre Georges Goyau qui a qualifié l'histoire des origines religieuses du Canada « d'épopée mystique ». ⁽¹⁾

Voilà l'explication de l'audace qui m'a poussé à accepter l'invitation de M. le cardinal Marc Ouellet à traiter de l'Eucharistie aux origines de l'Église du Canada.

I - Regard sur la France du 17^e siècle

Nous avons tous appris, dans notre enfance, que Jacques Cartier a pris possession du territoire canadien au nom du roi de France, François 1^{er}, en 1534. Les historiens d'aujourd'hui nous rappellent que bien avant lui d'autres explorateurs étaient venus découvrir et visiter nos côtes ⁽²⁾. À l'époque, presque tous les explorateurs étaient accompagnés de missionnaires chargés d'annoncer l'Évangile aux populations autochtones et d'assurer les services spirituels à leur équipage.

Je n'ai pas l'intention de faire l'historique de toutes les tentatives de peuplement du Nouveau Monde et de l'établissement de l'Église catholique ou protestante dans notre pays. Le 400^e anniversaire de la ville de Québec m'invite à restreindre mes réflexions à la période de sa fondation en 1608.

Les débuts de l'installation de Champlain et de ses compagnons dans la ville de Québec sont bien connus. Arrivé en plein été, le 3 juillet 1608, Samuel de Champlain choisit un site tout près du fleuve au pied de la falaise. Surmontant de grandes difficultés, y compris un complot de

certaines de ses compagnons pour l'assassiner, Champlain complète la construction d'un logement de 5 par 6 mètres et d'un magasin de 12 par 6 mètres où il compte bien passer l'hiver.

Ils étaient 28 dans cette habitation rudimentaire et ils eurent à vivre un rude hiver. À l'arrivée de l'été en juin 1609, il ne restait que 8 survivants. C'est un début fort modeste pour une ville qui aujourd'hui fait notre fierté.

D'où venaient ces aventuriers? Qu'est-ce qui les motivait? Comment ont-ils donné naissance à un pays et à une Église grâce aux missionnaires qui les accompagnaient? Autant de questions auxquelles on ne peut répondre sans jeter un regard sur la France du 17^e siècle qui les avait vus naître.

On se rappellera que le 16^e siècle avait été marqué par des luttes religieuses violentes. La naissance du protestantisme en Europe, les guerres de religion entre pays ou entre habitants d'une même contrée, l'Inquisition, tout cela avait laissé, dans beaucoup de nations, des blessures profondes dont on avait peine à se remettre.

La France avait été particulièrement déchirée par les guerres de religion de 1559, après la mort d'Henri II, jusqu'à la pacification du royaume par Henri IV en 1598; celui qui avait déclaré que «Paris valait bien une messe». Il cherche à assurer à son pays un retour à l'unité et se sert de la religion pour normaliser la situation politique. La France connut alors un renouveau de la foi catholique remarquable. Daniel Rops

dans son histoire de l'Église a pu qualifier le 17^e siècle français du «grand siècle des âmes». (3)

Le Concile de Trente, bien que terminé en 1563, mit un certain temps à produire ses effets bénéfiques sur la réforme de l'Église. Les évêques français, surtout dans les dernières 20 années du 16^e siècle, firent de grands efforts pour mettre en application les directives du Concile. Ils s'employèrent également à pousser la monarchie à en faire la promotion.

Leurs efforts permirent un renouveau de l'enseignement religieux, notamment par la parution du catéchisme du Concile de Trente. La formation sacerdotale fut renouvelée par la création des Grands Séminaires. De nombreux ordres religieux, tant masculins que féminins, connurent une réforme en profondeur; sans parler de la création de nouvelles institutions religieuses ou laïques.

Ce renouveau fit naître une élite religieuse qui marqua profondément le 17^e siècle. Cette élite composée de religieux, de religieuses et de laïcs mérite notre attention car elle aura une influence capitale sur la création de l'Église au Canada. Arrêtons-nous sur quelques noms bien connus. François de Sales (1572 – 1641) évêque de Genève et d'Annecy, bastion du protestantisme. Jeanne de Chantal (1572 – 1641), fondatrice des Visitandines. Pierre de Bérulle (1575 - 1629), cardinal et fondateur de l'Oratoire. Charles de Condren (1588 – 1641), successeur du cardinal de Bérulle. Vincent de Paul (1581 – 1660), fondateur des Lazaristes et cofondateur des Sœurs de la Charité. Certains historiens ont qualifié monsieur Vincent de premier des ministres des affaires sociales de la

France. Louise de Marillac (1591 – 1660), cofondatrice des Sœurs de la Charité. Jean-Jacques Olier (1608 – 1657), fondateur des prêtres de St-Sulpice et membre du groupe des fondateurs de Ville-Marie. Jean-Eudes (1601 – 1680), fondateur des Eudistes.

Je termine ici cette énumération, bien conscient que je pourrais y ajouter beaucoup d'autres noms. Rappelons que plus de 27 Français et Françaises de ce siècle ont été déclarés saints ou bienheureux par l'Église, et plusieurs autres ont leur cause à l'étude à la Congrégation des Saints. Si le 16^e siècle a connu l'influence marquante de l'Espagne, en particulier grâce à Ignace de Loyola, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, le 17^e siècle a été celui de la France, marqué en particulier par les membres de ce que l'on a appelé «L'École française de spiritualité».

Cette élite catholique découvre la grande ignorance religieuse de la population française. Au début du 17^e siècle, 85% des 18 à 20 millions de Français vivent en milieu rural. Les baptisés sont d'une grande ignorance religieuse. Il y a certes un certain fond de religiosité et certaines pratiques religieuses, mais la foi des fidèles se fonde sur des formes extérieures de piété et même sur certaines superstitions plus que sur les vérités de la vraie foi. Jean Delumeau, historien français qui connaît bien cette période, qualifie la religion française surtout dans les campagnes, «de survie tenace et multiforme d'un paganisme habillé de vêtements chrétiens».

Cette prise de conscience fit naître un grand sentiment d'urgence : faire l'évangélisation du peuple. Le Concile de Trente avait mis l'accent sur la nécessité de faire connaître Dieu à tous les peuples si bien que se

développa chez cette élite française une conscience vive de l'importance des missions tant pour porter le Christ à toutes les nations de la terre qu'à contrer l'ignorance des chrétiens ordinaires. Dominique Deslandres, auteur de «Croire et Faire Croire, les missions françaises au 17^e siècle» (Fayard 2003) (4) caractérise bien ce double mouvement missionnaire : « Elle, (l'élite religieuse) se rend compte avec désarroi, en effet, que les innombrables (païens) qui la choquent tant, se trouvent autant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'Europe... Le mouvement centrifuge qui porte l'Europe chrétienne hors de ses frontières s'accompagne aussi d'un mouvement centripète de christianisation interne ».

J'ai toujours été frappé par l'importance de l'influence de cette élite, de ces saintes et de ces saints, sur les fondateurs de l'Église d'ici. Rappelons que toutes ces personnes étaient en lien les unes avec les autres. Elles correspondaient ensemble, se stimulaient les unes les autres dans leur amour de Dieu. Par la direction de conscience, par leurs écrits ou leur appartenance à des groupes apostoliques, elles s'influençaient mutuellement. Leur esprit missionnaire et leur passion pour l'évangélisation ont marqué profondément nos fondatrices et nos fondateurs. Je ne crains pas d'affirmer qu'ils ont donné à notre Église des traits fondamentaux dont les traces perdurent jusqu'à nous.

* * *

II - Influence du réseau de la Compagnie de Jésus du 17^e siècle

Beaucoup de personnes et un grand nombre de communautés religieuses ont contribué à la formation des missionnaires venus au Canada. Il y eut plusieurs tentatives d'établissements de l'Église catholique dans le Nouveau Monde. Dès les premiers voyages de Cartier ou de ses successeurs, des missionnaires ont fait plusieurs essais pour implanter ici une Église vivante. Ce fut d'abord l'effort de prêtres diocésains en Acadie, aidé par quelques Jésuites. Les Récollets, qui faisaient partie de la grande famille des Franciscains, arrivèrent à la demande de Champlain à partir de 1615. Ils firent de grands efforts pour évangéliser les tribus amérindiennes et pour soutenir les premiers colons. À partir de 1625, ils demandèrent l'aide des Jésuites pour soutenir leurs efforts missionnaires. Sans vouloir déprécier les autres missionnaires, dès les débuts, les Jésuites envoyèrent des hommes de très grandes valeurs. Rappelons quelques noms bien connus : Gabriel Lalemant et Jean de Brébeuf en 1625, Paul Lejeune en 1653 et bien d'autres, plus d'une trentaine, qui vinrent leur prêter main forte.

La conquête de Québec au nom de l'Angleterre par les frères Kirke en 1629 freina l'évangélisation. Cependant, la remise de la colonie à la France, en 1632, fit renaître un nouvel esprit missionnaire. Il faut se rappeler que l'élite religieuse de France, dont je vous ai déjà parlé, multipliait les efforts à Paris pour convaincre l'autorité royale de s'impliquer dans l'évangélisation de la Nouvelle France.

Sous la gouverne du cardinal de Richelieu en 1627, le roi de France, Louis XIII, se dota d'un organisme efficace pour développer la colonie naissante : la Compagnie des Cent-Associés. En plus d'importants pouvoirs

et privilèges commerciaux, cette compagnie se vit imposer un devoir de colonisation et d'évangélisation. Champlain lui-même, qui n'avait guère démontré un grand enthousiasme dans le domaine de l'évangélisation, avait senti le vent tourné depuis quelques années. Nous le constatons dans le changement de ton de ses écrits. À partir de 1632, il revient à titre de commandant pour la Compagnie des Cent-Associés. Il confia alors aux pères Jésuites, la tâche de la christianisation de la colonie et les utilisa même comme agents indispensables de la colonisation, leur accordant ainsi un rôle fort important dans le Nouveau Monde. Ce rôle dura une bonne trentaine d'années. Il dura même au-delà de la mort de Champlain et des déboires de la Compagnie des Cent-Associés.

Sans vouloir enlever quoi que ce soit à l'influence bénéfique de beaucoup de communautés religieuses, en particulier à mes maîtres les Prêtres de Saint-Sulpice qui ont fêté en 2007 le 350^e anniversaire de leur présence au Canada ⁽⁵⁾, il nous faut bien reconnaître que notre Église doit beaucoup à l'énorme influence de la famille de saint Ignace. J'aimerais m'arrêter sur l'importance de cette influence.

Rappelons d'abord les noms de quelques-unes de ces grandes figures à qui nous devons tellement. Les martyrs canadiens : Isaac Jogues, Jean de Brébeuf, Charles Garnier, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Noël Chabanel, René Goupil et Jean de la Lande. De grands évangélistes : Paul Lejeune, François-Joseph Bressani, Barthélémi Vimont, Paul Ragueneau, Joseph Massé Chaumonot pour ne citer que les plus connus.

En même temps que des membres de la Compagnie de Jésus étaient missionnaires en Nouvelle France, les Jésuites en France jouaient un rôle important pour faire connaître, financer et encourager l'Église naissante ici. Cette influence s'exerçait d'abord par les pères qui dirigeaient spirituellement des âmes généreuses intéressées au Canada. De plus, ils possédaient également en France un réseau d'institutions, les collèges jésuites, qui furent une pépinière de missionnaires.

Dès les débuts de leur fondation en 1537 et de leur reconnaissance par le pape Paul III en 1540, saint Ignace a tenu à envoyer ses confrères faire des études à Paris, haut lieu du monde universitaire de l'époque. Grâce à des sujets brillants, les Jésuites prirent rapidement une place significative dans les milieux intellectuels de la capitale française. Ils furent vite sollicités comme professeurs et fondèrent leurs propres maisons d'enseignement. Le premier collège fut fondé, en 1556, à Billon en Auvergne. Puis vint le fameux collège de Clermont à Paris, en 1564, qui prit le nom, en 1682, de Lycée Louis-le-Grand. Des élèves aussi prestigieux que Molière, Voltaire et Descartes étudièrent dans l'un de leurs collèges.

Il convient de signaler ici le grand rôle joué par le collège de La Flèche en Anjou dans le support donné à l'Église canadienne. Ce collège fut fondé en 1604 par le roi Henri IV et fut confié dès le début à la Compagnie de Jésus. Il compta rapidement près de 1500 élèves, dont plus de 500 externes. Situé au cœur d'une petite ville d'à peine 5000 habitants, on peut imaginer la place importante qu'occupait cette institution. Citons parmi les anciens du collège de La Flèche devenus célèbres : Jérôme de la

Dauversière, concepteur du projet de Ville Marie et Mgr François de Montmorency-Laval, premier évêque de Québec.

Dans les diverses maisons jésuites, en particulier dans les collèges, on attendait avec impatience et grand intérêt les récits des missionnaires de la Nouvelle France, récits connus sous le nom de «RELATIONS». Chaque année en effet, dans la Compagnie de Jésus, il existe une coutume qui impose aux supérieurs d'écrire aux autorités de la Compagnie, le récit de l'apostolat réalisé en cours d'année. Inutile de vous dire qu'en France, déjà en ce temps-là, il existait un grand intérêt pour tout ce qui concernait la vie au Canada. La rigueur du climat, les grands espaces, les conditions de vie, les mœurs des tribus autochtones, bref tout ce qui faisait le quotidien des compatriotes courageux de ce pays neuf suscitait un intérêt. J'oserais dire que le livre des « RELATIONS » était un des grands «best-seller» de l'époque.

Un grand nombre des membres de cette élite religieuse de la France du 17^e siècle se nourrissait de cette lecture. Bien plus, presque tous ceux et celles qui avaient décidé de s'engager dans cette aventure missionnaire en Amérique y avaient puisé l'ardeur apostolique qui les animait. Relisez la vie de nos fondatrices et de nos fondateurs, de nos ancêtres dans la foi, vous y constaterez l'influence de cette école missionnaire de la Compagnie de Jésus. Pour les uns, ce fut la lecture annuelle des Relations, pour d'autres les conseils d'un directeur de conscience jésuite, pour d'autres enfin l'appartenance à des groupes d'apostolat animé par un Jésuite, spécialement les congrégations mariales dont nous reparlerons. Je ne vous cache pas mon admiration devant le lien étroit qu'on retrouve chez tous les

piliers de l'Église d'ici avec des disciples de saint Ignace qui ont su leur communiquer leur esprit missionnaire.

* * *

III - La dévotion mariale et l'Eucharistie à l'origine de l'Église du Canada

Après cette longue introduction pour exposer le contexte de la France du 17^e siècle et l'influence bénéfique de la Compagnie de Jésus, voyons maintenant comment cette influence a donné naissance à deux des traits majeurs de l'Église de chez nous: la dévotion à Marie et à l'Eucharistie.

Pour être exhaustif, il aurait fallu parler aussi des idées maîtresses de toute l'École française de spiritualité et du rôle de plusieurs communautés religieuses féminines. Le cadre de mon exposé ne me permet pas de le faire. Je me contenterai de présenter les idées forces de la Compagnie de Jésus en lien avec nos fondatrices et fondateurs.

Une première observation me semble nécessaire. Cette influence ne s'est pas exercée à partir d'un plan pastoral bien défini et déjà expérimenté en Europe ou ailleurs. Elle vient plutôt des convictions profondes inscrites au cœur des missionnaires qui sont venus ici fonder une Église particulière. De là, l'admiration et même la vénération que je porte, et que j'espère vous communiquer, pour ces hommes et ces femmes qui ont trouvé, au cœur de

leur engagement apostolique, la force et le courage d'affronter les difficiles conditions de l'établissement d'une colonie et d'une Église dans un monde aussi hostile.

Il est certainement possible d'étudier de façon systématique les théories et les méthodes missionnaires de la France du 17^e siècle et d'y trouver des indications précieuses sur le travail accompli au Canada. On pourra, à cet effet, consulter l'œuvre magistrale de madame Dominique Deslandres, professeure à l'Université de Montréal, intitulée «Croire et Faire Croire, les missions françaises au 17^e siècle» (Fayard 2003) (4) dont j'ai déjà parlé. On pourra constater qu'il existait des manuels de mission en vogue à l'époque. On y trouvera des récits missionnaires fort intéressants particulièrement de François-Xavier, de Matteo Ricci ou d'Alexandre de Rhodes. Personnellement, j'aime bien m'intéresser à la spiritualité des missionnaires qui nous révèle en abondance les points forts de leur foi chrétienne.

Les motivations de ces missionnaires ont fait l'objet d'une étude récente, fort remarquable, sous la direction de madame Thérèse Nadeau-Latour (Anne Sigier 2008) (6). Je n'hésite pas à recommander cette étude intitulée "Il suffit d'une Foi", dans laquelle on fait l'analyse des écrits majeurs de nos grandes figures ecclésiales, je m'en suis très largement inspiré.

Convaincu de la très grande influence de la Compagnie de Jésus, j'ai beaucoup appris à la lecture du chapitre «Dévotion à Marie et à l'Eucharistie» chez les Jésuites de la Nouvelle France, sous la plume du

père René Latourelle, s.j.. Il y fait ressortir les traits majeurs et les convictions profondes de ses confrères missionnaires qui étaient une trentaine au début de la colonie. C'est d'ailleurs pour moi un signe d'espérance de constater qu'à peine quelques personnes, dotées d'un cœur missionnaire et d'un grand désir d'évangéliser, ont pu marquer à ce point l'Église qui est née chez nous. En ces temps où la morosité gagne si souvent les pensées de beaucoup de chrétiens, l'histoire nous rappelle, qu'une poignée de gens convaincus peut transformer une situation qui semble paraître désespérante. Regardons d'un peu plus près ces convictions majeures.

La première, et sans doute la plus importante de ces convictions, est la priorité absolue qu'ils donnent dans leur vie quotidienne à Jésus Christ et à son Évangile. Formés à l'école des Exercices de saint Ignace, ils ont découvert Jésus comme une personne vivante avec qui, ils veulent partager toute leur vie. Ils ont une confiance totale en son Évangile et sont prêts, comme lui, à donner leur vie pour témoigner de ce message auprès de leurs frères et sœurs. La preuve de cet engagement total, c'est vraiment le martyre que plusieurs d'entre eux ont subi.

À une vie totalement consacrée au Christ, s'ajoute chez tous ces missionnaires une dévotion très forte à Marie, sa Mère et notre Mère. Les "Relations" en particulier, sont pleines de références à cette dévotion.

Rien de mieux pour illustrer cette conviction que le fameux vœu solennel des Jésuites de la Nouvelle France :

"Mon Dieu et mon Sauveur Jésus... nous vous promettons et faisons vœu, comme à la Sainte Vierge, notre Mère et à son glorieux époux, Saint Joseph, de célébrer douze fois dans les douze mois suivants le sacrifice de la messe, pour ceux qui sont prêtres et, pour les autres, de réciter douze fois le chapelet de la Vierge et l'honorer, et en action de grâces de son Immaculée Conception (*pourtant déclaré dogme en 1854*) et de jeûner tous, la veille de sa fête en vous promettant en outre que si on érige quelque église ou chapelle stable dans ce pays, nous la ferons dédier à Dieu sous le titre de l'Immaculée Conception, le tout pour obtenir de la bonté de Notre Seigneur, la conversion de ces peuples par l'entremise de sa Sainte Mère et de son Saint Époux. Recevez cependant, ô emperière des anges et des hommes, les cœurs de ces pauvres barbares abandonnés. (" Il suffit d'une Foi ") (p.47).

D'innombrables exemples de fidélité à ce vœu solennel jalonnent l'histoire des institutions d'Église créées au Canada. Vous comprendrez, étant archevêque de Montréal, que je signale la création de ma ville sous le vocable de Ville Marie. J'aime bien le rappeler aux chrétiens de chez nous en invoquant Marie sous le nom de Notre-Dame de Ville Marie.

J'ai déjà fait allusion au rôle majeur joué par les congrégations mariales dans la formation de plusieurs de nos figures fondatrices, tant en France qu'en notre pays. Fondée en 1563 par Jean Leunis s.j., cette institution a connu un essor remarquable. Tous les collèges de la Compagnie de Jésus en France ou ailleurs, ont mis sur pied cette institution. Les congrégations mariales se sont avérées des écoles de

formation spirituelle très efficace pour beaucoup d'anciens des collègues jésuites. Elles étaient destinées à promouvoir la dévotion à Marie, à former des chrétiens authentiques, à proposer la dévotion eucharistique particulièrement par l'assistance régulière à l'Eucharistie, la communion fréquente et l'adoration eucharistique. Elles se prolongeaient aussi par la pratique des œuvres caritatives particulièrement auprès des pauvres et des malades.

Le père Chaumonot fonda en 1653, une 1^{ère} congrégation chez les Hurons regroupés à l'île d'Orléans. En 1657, le père Poncet fondait une congrégation au collège de Québec, (créé en 1635 par le père Le Jeune). D'innombrables congrégations furent par la suite établies dans notre pays. Je me réjouis personnellement d'avoir dans le diocèse de Montréal, le Centre Leunis et la Société du Christ Seigneur fondé par le père Ludger Brien, s.j., qui continuent l'œuvre bien vivante des congrégations mariales.

Le père Chaumonot s'est révélé un ardent propagateur de la dévotion mariale et eucharistique, si bien qu'un de ses biographes A. Carayon a pu écrire :

" Durant 14 ans, il a été occupé d'un continuel et ardent désir de procurer des enfants spirituels à la Mère de Dieu, pour donner des frères au Fils de Dieu. Un désir du moins aussi constant et aussi fort de voir Dieu honoré par tous dans l'Eucharistie, le tenait comme attaché au pied des autels". "Il suffit d'une Foi"
(p.47)

Ajoutons que le père Chaumonot était aussi fort inspiré par l'École française de spiritualité. Il connaissait bien les écrits de Jean-Jacques Olier, que lui fournissait son directeur, le sulpicien Gabriel Souart p.s.s. Il correspondait également avec Jean Eudes, un autre pilier de l'École française.

Tous les missionnaires faisaient également une place primordiale dans leur vie à la célébration eucharistique et à l'adoration. Contraint souvent à un grand isolement, vivant au milieu de peuples aux coutumes, à la langue et à la culture fort éloignée des leurs, on comprend facilement que la présence du Christ à l'Eucharistie et au tabernacle, leur était d'un soutien essentiel. La chapelle ou ce qui en tenait lieu, même installée dans de misérables constructions, était pour eux un refuge réconfortant. Brébeuf avait cette réflexion fort significative: "Dieu nous a donné le jour pour être au service du prochain et la nuit pour converser avec Lui".

Il n'est pas surprenant alors de constater que tout ce qui concernait le Saint-Sacrifice de la messe, la Présence réelle, l'adoration ait été pour eux d'une grande importance. Les conditions difficiles de leur apostolat, on n'a qu'à lire les «Relations» pour s'en convaincre, faisaient de la chapelle un refuge proche du ciel. J'aime raconter à cet égard une anecdote tirée de la vie de Mgr de Mazenod, le fondateur des Oblats au 19^e siècle. Sachant que plusieurs de ses pères ou frères travaillaient seul et isolé dans le Grand Nord avec les Indiens ou les Inuits, il leur donnait rendez-vous auprès du Saint Sacrement. "Notre vie communautaire, nous la vivons chaque jour

lorsque chacun de nous, même dans la solitude la plus grande, nous nous retrouverons à prier le même Seigneur et Doux Maître. Alors nous serons ensemble". Quelle belle expression de la communion des Saints et du Corps mystique!

Cette dévotion à l'Eucharistie s'exprime pleinement dans l'agir des missionnaires et a marqué l'Église d'ici. En effet, les Jésuites ont prôné, dans les missions indiennes comme dans leurs institutions, l'assistance à la messe quotidienne. La communion fréquente à cette époque n'était pas très répandue, pourtant les missionnaires encourageaient leurs fidèles à la communion hebdomadaire du dimanche. Mgr de Laval lui-même fut un ardent promoteur de la 1^{ère} communion chez les enfants dès l'atteinte de l'âge de raison.

J'aime bien citer ce passage du père Latourelle, grand spécialiste de nos origines religieuses. On lit dans «Il suffit d'une Foi» : «Aux indigènes du Canada, ils (les Jésuites) ont transmis leur foi au Christ, brûlante et prioritaire; puis leur dévotion à Marie, Mère de Dieu en son Immaculée Conception, deux siècles avant le dogme (1854) et en son Assomption, trois siècles avant le dogme (1950). Surtout ils ont eu l'initiative d'établir parmi leurs néophytes, la pratique de la communion fréquente anticipant aussi le Décret de Pie X (1905) sur la communion fréquente, voire quotidienne". (op.cit. page 65)

Tous nos fondateurs et fondatrices ont donc été influencés par l'École française de spiritualité et principalement par le réseau des institutions établis en France par la Compagnie de Jésus. Arrêtons-nous à quelques-unes de nos grandes figures qui ont reçu une reconnaissance ecclésiastique soit par la canonisation ou par la béatification. Voyons un peu comment et par qui cette influence s'est exercée.

D'abord nos saints Martyrs canadiens, canonisés par le pape Pie XI en 1930 et déclarés patron secondaire du Canada par Pie XII en 1940 sont tous Jésuites venus de France. Rappelons leurs noms : les pères Isaac Jogues (1607 – 1646) né à Orléans, Antoine Daniel (1601 – 1648) né à Dieppe, Jean de Brébeuf (1593 – 1649) né à Bayeux en Normandie, Gabriel Lalemant (1610 – 1649) né à Paris, Charles Garnier (1606 – 1649) né à Paris, Noël Chabanel (1613 – 1649) né à Saugues en Haute-Loire et les données, laïcs consacrés au service des missionnaires, René Goupil (1608 – 1642) né à Angers et Jean de la Lande (16?? – 1646) né à Dieppe.

Le premier évêque de Québec, Mgr François de Montmorency-Laval (1623 – 1708) ⁽⁷⁾ est né à Montigny-sur-Avre dans le diocèse de Chartres. Il fait ses études classiques au collège des Jésuites à La Flèche, puis ses études théologiques au collège jésuite de Clermont à Paris. Il est ordonné prêtre à 24 ans en mai 1647. Bien que nommé archidiacre du diocèse d'Évreux et chargé de plus de 150 paroisses, il exerce en plus, à Paris avec le père Bagot, s.j. et l'Association des Bons Amis, groupe né de la congrégation mariale du collège de Clermont, un apostolat auprès des pauvres et des malades. C'est

au sein de cette association que le père de Rhodes s.j. vient choisir en 1653, les 3 futurs candidats pour être vicaires apostoliques au Tonkin, en Chine et en Cochinchine, son choix s'arrête sur les abbés Laval, Picques et Fallu. La mort du pape Innocent X et son remplacement par Alexandre VII, retarde les nominations si bien que seul l'abbé Fallu fut nommé vicaire apostolique en Asie.

Quant à Mgr François de Laval, après avoir démissionné de sa tâche d'archidiacre à la fin de 1653, il alla s'installer à Caen à l'ermitage de M. Bernières de Louvigny, un saint laïc, qui avec quelques amis menait une vie de prière et de charité à l'endroit des pauvres et des malades. Il y demeura 4 ans.

C'est à cet endroit qu'il apprend sa nomination comme vicaire apostolique au Canada. Il est sacré évêque en secret à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, le 8 décembre 1658. Il débarque à Québec le 16 juin 1659 où il exerça son ministère d'évêque jusqu'en 1684, date de sa démission. Son successeur, Mgr de St-Vallier, fut sacré évêque en 1687 et arriva à Québec, le 3 juillet 1688. Mgr de Laval demeura au service de son successeur jusqu'à sa mort, le 6 mai 1708. Il fut déclaré Bienheureux par le pape Jean-Paul II, le 22 juin 1980.

Parmi les fondatrices de l'Église du Canada, il convient de mentionner celle que Bossuet appelait la «Thérèse de la Nouvelle France, la Bienheureuse Marie-de-l'Incarnation (1599 – 1672) (8). Marie Guyart est

née à Tours le 28 octobre 1599. Elle épouse à 17 ans Claude Martin, un négociant de soie, qui décède deux ans plus tard, la laissant veuve à 19 ans avec un fils de six mois, Claude, qui deviendra bénédictin et prieur de son abbaye.

Après avoir liquidé les affaires assez mal en point de son époux, elle va vivre chez sa sœur mariée à Paul Buisson, marchand et voiturier, qui était à la tête d'une importante entreprise. Bientôt, c'est à Marie qu'on confie la charge de l'entreprise. Elle se révèle une femme d'affaire remarquable et apprend à frayer avec des mariniers et des charretiers.

Malgré cette carrière dans le commerce, Marie vit une vie spirituelle fort intense. Elle rêve toujours d'une vie religieuse consacrée à Dieu. En 1631, après avoir confié son fils à la famille de sa sœur, elle entre chez les Ursulines. En 1633, elle prononce ses vœux de religion. Sous la direction d'un père jésuite, le père Georges de la Haye, elle commence à écrire sa vie et les faveurs reçues de Dieu depuis l'enfance. Son fils Claude est confié aux bons soins des Jésuites au collège d'Orléans.

Elle découvre le Canada grâce à la lecture des «Relations des Pères Jésuites». Elle fait la rencontre par l'intermédiaire du père Poncet s.j., de madame de la Peltrie, une riche veuve qui désire partir en mission en Nouvelle France. Le 4 mai 1639, madame de la Peltrie, Marie de

l'Incarnation et ses deux compagnes ainsi que trois Hospitalières s'embarquent pour le lointain Canada.

On connaît la carrière extraordinaire de cette femme remarquable. Fondatrice de communauté, contracteur et architecte de bâtiments remarquables, éducatrice hors pair tant des filles des colons que des petites indiennes, mystique et écrivaine spirituelle (on a retrouvé près de 278 de ses lettres), traductrice de dictionnaires et de catéchismes en huron et en algonquin, elle a connu un rayonnement exceptionnel tant en France qu'au Canada. Elle décéda en 1672 à 73 ans et fut déclarée Bienheureuse par le pape Jean-Paul II en 1980.

Une autre figure marquante des institutions religieuses d'alors a pour nom : Marie-Catherine de St-Augustin (1632 – 1668) ⁽⁹⁾. Catherine de Longpré naquit le 3 mai 1632 à Saint-Sauveur-le-Vicomte, petite ville de Normandie. Elle fut adoptée par ses grands-parents maternels les De Launay-Jordan. La paroisse de Saint-Sauveur était desservie par les Jésuites. Le père Malherbe s.j. était un ami de la maison et venait souvent leur rendre visite.

C'est dans ce foyer très chrétien, auprès de grands-parents très religieux et charitables, que grandit la petite Catherine. Toute jeune, elle développa une vie spirituelle hors de l'ordinaire, se consacrant à la sainte Vierge dès l'âge de 10 ans. Elle connut saint Jean Eudes venu à Saint-

Sauveur prêcher une retraite paroissiale en 1643. Elle fut dirigée par les pères Jésuites et, destin assez exceptionnel, elle entra au couvent des Hospitalières de Bayeux à l'âge de 12 ans et demi.

Accepté d'abord comme postulante, elle devint novice en 1646 et prit le nom de Catherine de Saint-Augustin. Elle développa très jeune le désir d'aller en mission au Canada, sans doute sous l'influence des Jésuites et de leurs «Relations».

Les Hospitalières étaient au Canada depuis 1639; les trois premières avaient fait la traversée avec Marie de l'Incarnation. En 1647, le père Vimont s.j. était retourné en France pour recruter des Hospitalières. Il frappa à la porte du couvent de Bayeux. Catherine s'offrit aussitôt.

Elle eut à vaincre l'opposition de ses parents qui refusaient de la voir partir. Ils furent convertis par la lecture de la «Relations» de 1647. C'est le 17 avril 1648, alors qu'elle n'avait que 16 ans, que la jeune religieuse réalisa son rêve en signant son engagement. Avec deux compagnes et le père Vimont s.j., elle prit le bateau à La Rochelle, le 31 mai. Après une traversée épouvantable, essuyant tempête et épidémie qui firent plusieurs victimes, elle débarqua à Québec, le 19 août 1648.

Elle fut dirigée spirituellement par un saint jésuite, le père Ragueneau, qui fut son premier biographe. Grâce à ses différents directeurs spirituels jésuites qui lui demandèrent d'écrire ses pensées spirituelles, nous pouvons connaître l'évolution de sa vie sainte. Elle meurt à 36 ans et jouit dès sa mort d'une réputation de sainteté. Mgr de Laval dira à l'homélie de ses funérailles : «Je n'ai pas besoin des choses extraordinaires qui se sont passées en elle pour être convaincu de sa sainteté; ses véritables vertus me la font parfaitement connaître». Elle fut béatifiée par le pape Jean-Paul II, le 23 avril 1989.

Étant originaire de Montréal, je m'en voudrais de ne pas citer dans la liste des piliers de notre Église canadienne sainte Marguerite-Bourgeoys (1620 – 1700) ⁽¹⁰⁾, née à Troyes en Champagne, le 17 avril 1620. Elle entra à 20 ans dans une congrégation externe du monastère de la congrégation de Notre-Dame vouée à l'éducation des filles. Les externes avaient la possibilité d'aller visiter les jeunes des faubourgs, les religieuses étaient tenues à la vie monastique dans le respect de la clôture. La supérieure de la congrégation externe était la sœur de Sieur de Maisonneuve : Louise de Chomedey.

Par la suite, elle fait son entrée chez les Carmélites, mais elle est refusée. Son directeur, un Carme, M. Gendret veut fonder une communauté religieuse sur le modèle des sœurs de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. L'expérience vécue ne réussira pas, mais le Seigneur permit à Marguerite d'acquérir une expérience qui lui servira plus tard au Canada.

Quand Maisonneuve est approché par le groupe fondateur de Montréal, la société Notre-Dame, pour diriger les personnes qui fonderont

Ville Marie, il rencontre grâce à sa sœur Marguerite Bourgeois et lui offre de venir au Canada à titre d'institutrice.

Après bien des hésitations et même des avis divergents de la part de ses conseillers spirituels, Marguerite prend la décision de venir au Canada, influencée en cela par les Jésuites du couvent de Paris.

Elle s'embarque à Saint-Nazaire, le 15 juin 1653, et après bien des péripéties, le 22 septembre, elle arrive à Québec. Le 16 novembre, elle débarque à Ville Marie et y commence une carrière d'institutrice et de fondatrice d'une communauté religieuse. En 1676, Mgr de Laval reconnaît la communauté fondée par Marguerite Bourgeois «en qualité de filles séculières» et Mgr de Saint-Vallier «en qualité de filles de paroisse» en 1697. Elle meurt en 1700. Elle est béatifiée par le pape Pie XII, le 12 novembre 1950, et est canonisée, le 31 octobre 1982, par le pape Jean-Paul II.

* * *

CONCLUSION

On pourrait également montrer l'influence de ces missionnaires français du 17^e sur beaucoup d'autres fondateurs et fondatrices de notre Église. Je pense à Jeanne-Mance, à Marie Morin, religieuse hospitalière de Saint-Joseph, et à plusieurs autres qui ont créé ici une Église bien vivante où Marie et l'Eucharistie tiennent une place privilégiée.

À la lumière de notre merveilleuse et riche histoire religieuse, j'aimerais faire ressortir une vérité pleine d'espérance. Qui aurait cru, au début de la colonie, que se développerait ici une nation et une Église qui a fourni tant d'âmes généreuses? Je pense aux milliers de missionnaires, hommes et femmes, qui ont fait connaître Jésus Christ et son message à travers le monde entier. Je pense également aux nombreuses communautés religieuses qui ont été créées au pays dans le domaine de l'éducation, des soins hospitaliers ou des services aux pauvres et aux démunis. Je pense à tous les laïcs qui se dévouent encore généreusement dans tous les domaines de la fraternité humaine, donnant ainsi un cœur et des mains à l'amour des frères et des sœurs que nous a enseigné Jésus Christ.

Le travail d'un petit nombre de missionnaires, ils étaient à peine une centaine au 17^e siècle, a porté des fruits abondants. En ce temps de morosité, qui marque la pensée d'un grand nombre de nos contemporains, il est bon de se souvenir que la sainteté de quelques-uns fait naître plus de bien que l'apparente unanimité d'un grand nombre.

Demandons au Seigneur que le Congrès Eucharistique de Québec donne à notre pays un nouvel élan missionnaire. Que l'Eucharistie que beaucoup de nos baptisés ont délaissé retrouve la place qui lui est due: celle d'être la source et le sommet de toute vie chrétienne.

* * * * *

Pour poursuivre la réflexion :

- (1) **GOYAU, Georges**, *Une Épopée Mystique, Les Origines Religieuses du Canada*, Paris, Grasset, 1924
 - (2) **LACOURSIÈRE, Jacques**, *Histoire Populaire du Québec*, tome I, Septentrion, Québec, 1995
 - (3) **ROPS, Daniel**, *Une ère de Renouveau*, la Réforme Catholique, Paris, Fayard, 1957
 - (4) **DESLANDRES, Dominique**, *Croire et Faire Croire*, Les Missions Françaises au XVII^e siècle, Paris, Fayard, 2003.
 - (5) **DESLANDRES, DICKINSON, Hubert**, *Les Sulpiciens de Montréal*, Une histoire de pouvoir et de discrétion. 1657-2007. Fides, Montréal, 2007.
 - (6) **NADEAU-LATOURE, Thérèse**, *Il suffit d'une Foi*, Marie et l'Eucharistie chez les fondateurs de la Nouvelle France. Québec, Anne Sigier, 2008.
 - (7) **GOSSELIN, Auguste**, *Mgr de Laval*. Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1944.
 - (8) **OURY, G.M.**, *Marie de l'Incarnation*, Québec, Solesmes. Presse de l'Université Laval, 1973.
 - (9) **OURY, G.M.**, *L'itinéraire Mystique de Catherine de St-Augustin*, Solesmes, Abbaye de Solesmes, 1985.
 - (10) **SIMPSON, Patricia**, *Marguerite Bourgeoys et Montréal*, 1640-1665, McGill-Queen's University Press, Montreal-Kingston. London.Ithaca, 1999
- SIMPSON, Patricia**, *Marguerite Bourgeoys et la Congrégation de Notre-Dame*, 1665-1700, McGill-Queen's University Press, Montreal-Kingston, London.Ithaca, 2007.
-